

Ces gens-là, ici et là-bas **Colette Pétonnet à Rio de Janeiro**

Soraya Silveira SIMÕES
Professeure IPPUR-UFRJ et chercheure LeMetro/IFCS-UFRJ
Traduction Dominique SCHOENI
Chercheur LeMetro/IFCS-UFRJ

Participer à l'hommage organisé en septembre 2014 à l'Université de Nanterre en l'honneur de Colette Pétonnet, anthropologue, chercheuse et professeure, fut l'occasion idéale pour témoigner de l'importance inestimable de son travail en France et au Brésil en évoquant les activités menées avec ses collègues, ses étudiants et ses amis qui partageaient son imaginaire des utopies. Ce fut aussi l'occasion de revivre ce grand moment qu'avait été son dernier voyage au Brésil en 2010 : à l'invitation de Marco Antonio da Silva Mello, de Leticia de Luna Freire et de moi-même, tous enseignants et chercheurs au Laboratoire d'ethnographie métropolitaine de l'Université fédérale de Rio de Janeiro (LeMetro / IFCS-UFRJ), elle était venue participer au colloque *Aspectos Humanos da Favela Carioca: ontem e hoje*. Cet article permet ainsi de faire le point sur ce que nous a apporté Colette Pétonnet, avec sa manière singulière de regarder, d'écouter, d'interpréter et de parler des situations, des relations et des conditions de vie les plus variées.

1. « *Ces gens-là* ». *L'art de voir et de dire la valeur de ceux qui n'ont pas de nom dans la ville.*

Vient en premier lieu son art de la narration, reconnu sans doute par tous ses lecteurs, collègues et amis, qui nous a révélé un monde toujours riche d'autres possibilités d'interprétation. Elle associait une capacité à restituer de la valeur à toutes formes de manifestation humaine, au souci porté à autrui, aux actions de solidarité, surtout les plus banales, méconnues, peu reconnues, oubliées ou inaperçues. Si on ne peut oublier la verve de cette amie passionnante, la chercheuse nous laisse en héritage son talent unique pour valoriser les personnes, et singulièrement les personnes « sans qualité », en donnant de l'importance et du sens à leur quotidien, leurs compétences, à des manières et arts de faire le plus souvent négligés. Ce talent, elle l'avait manifesté dès 1968, avec la publication de son premier livre, où se découvrait une écriture experte à trouver les mots propres à valoriser ce qu'elle discernait au-delà et en deçà de tous les discours. Ce talent pour valoriser les actes, les désirs à la source des actes, les modes et les lieux de vie, ce talent pour rendre extraordinaire l'ordinaire quotidien et rendre visibles les mécanismes qui obscurcissent les réalités apparaissait déjà, en filigrane, dans le titre de cette œuvre inaugurale : *Ces gens-là*.

C'est à partir de ce premier ouvrage que j'essaierai de tisser les chemins qui nous ont rapprochés de Colette Pétonnet, mes collègues du *Laboratório de etnografia metropolitana* (LeMetro/IFCS-UFRJ) et moi-même, à Rio de Janeiro. « Ces gens-là », comme Colette Pétonnet l'avait remarqué, ne composent qu'une partie de la population citadine, qui n'est traitée, depuis toujours, ici et là-bas, que comme « population-problème » dans la ville, voire comme principal référent des problèmes de la ville ; ou plus précisément, de la ville comme *projet*. Car, tôt ou tard, ces gens « perçus comme des sauvages », comme elle l'écrivait en 1968, auxquels les politiques urbaines réservent toujours une place provisoire, mal située dans le plan des villes, sur des terrains et dans des immeubles toujours prêts à être sacrifiés au profit d'une valorisation foncière et immobilière, seront soumis encore et encore à un processus inexorable de déplacement forcé, à un éternel recommencement non choisi, à une draconienne mise à l'épreuve de leurs arts de faire et de se refaire. Ici (au Brésil) et là-bas (en France), « ces gens-là » et les politiques qui les

inventent ont été et sont encore l'objet de notre attention. La façon dont nous les regardons aujourd'hui, comme celle dont nous considérons les politiques qui les prennent en charge, est indissociable de l'admiration que nous avons développée au Brésil pour Colette Pétonnet et son œuvre.

2. Un lien privilégié avec le Brésil.

C'est en 2007, plus précisément le 16 juin 2007, au retour d'un stage doctoral à Paris, que j'ai entrepris une correspondance avec Colette, dont le ton fut très vite chaleureux et plein d'encouragements. Elle venait de fêter ses 78 ans et moi j'achevais la lecture de *On est tous dans le brouillard*, suivant les suggestions de Marco Antonio da Silva Mello, alors mon directeur de thèse à l'Université Fédérale Fluminense (UFF), et de Anne Raulin, dont j'avais suivi le cours à Nanterre. Je menais une recherche de terrain dans une cité à Rio de Janeiro et j'allais bientôt soutenir ma thèse¹. Colette a immédiatement répondu à mon mail en manifestant à la fois son enthousiasme et son étonnement, d'être ainsi, après des décennies consacrées à la recherche urbaine, contactée coup sur coup par trois jeunes chercheurs étrangers: Sepideh Parsapajouh, d'Iran, Michelangelo Giampaoli, d'Italie et moi-même, du Brésil. Comme elle me l'a écrit ce jour-là, « *il fallait attendre les jeunes générations, car mes contemporains n'estimaient pas que mes travaux fussent de l'anthropologie* ». Le contexte scientifique de 2007 était en effet tout autre que celui des années 1970 et l'anthropologie dite « urbaine » y occupait une place désormais ouverte et consolidée dans de nombreux pays, dont la France, ce à quoi Colette Pétonnet n'était pas étrangère. Les chercheurs brésiliens avaient participé à cette évolution. Claudia Fonseca, aujourd'hui professeure à l'Université Fédérale de Rio Grande do Sul, a soutenu sa thèse sous la co-direction de Colette, voici quelques années². Encore doctorante, elle avait accueilli Colette à Porto Alegre, dès octobre 1992, au tout début de son travail de terrain dans cette ville du sud du Brésil. Peu de temps, en somme, après l'inauguration du Laboratoire d'anthropologie urbaine du Centre national de la recherche scientifique (LAU/CNRS), fondé par Colette Pétonnet et son collègue et ami Jacques Gutwirth en 1988. Ce premier voyage de Colette au Brésil et sa rencontre avec des anthropologues réalisant leurs recherches en milieu urbain l'ont profondément marquée. Elle avait apprécié de trouver, auprès des collègues de l'université brésilienne, des conditions aussi favorables à la résonance de son œuvre. Elle le rappelait encore des années après, dans un deuxième mail qu'elle m'avait adressé : « *c'est chez vous que je me sens le mieux reconnue* ».

Les raisons de ce lien privilégié méritent encore d'être dégagées. Je voudrais essayer d'évoquer ici quelques pistes. Dans les années 1960, les *favelas*, « bidonvilles » et autres habitats analogues, surgissaient et grandissaient un peu partout dans le monde- mais avec une certaine antériorité au Brésil, simultanément à la précarisation du travail dans le monde rural, l'expansion des grandes propriétés privées et la mécanisation du travail. On mettait alors cela sur le compte des coûts du « développement », notion dont la critique allait faire couler beaucoup d'encre. Dans les années 1960, le thème de l'accroissement démographique des villes, avec pour corollaire les *favelas*, les bidonvilles et l'habitat précaire dans tous les continents avait gagné les enceintes internationales. Et, au Brésil, les statistiques montraient que la population urbaine commençait à dépasser la population rurale.

C'est dans ce contexte qu'une première étude sur les *favelas*, *l'Aspectos Humanos da Favela Carioca*, publiée en 1960 par le journal *O Estado de S. Paulo*, avait contribué à faire connaître le caractère pluriel de ce type d'habitat urbain et l'hétérogénéité de sa population. Dans une même

1. SIMÕES Soraya Silveira, *Histoire et ethnographie d'une cité à Rio: la Cruzada São Sebastião*. Paris; Karthala, 2010. Traduction française de la thèse soutenue au *Programa de Pós-Graduação em Antropologia*, de l'Université Fédérale Fluminense (PPGA-UFF), en 2008.

2. FONSECA Claudia & MAGNI Claudia Tura, *Homenagem à Colette Pétonnet*. In: *Horizontes Antropológicos*, Porto Alegre, ano 20, n. 41, jan./jun. 2014, p. 405-411.

favela cohabitaient des familles qui pouvaient garantir un budget pour les études de leurs enfants et au moins trois repas plus ou moins diversifiés par jour ; et celles dont le budget ne suffisait pas pour le seul repas de toute la journée, et au sein desquelles aucun projet d'avenir ne pouvait être formulé. Cette même population, qui provenait souvent d'ailleurs (d'autres villes de l'État de Rio de Janeiro, ou d'autres régions du Nord du Brésil), se vit soumise à des processus successifs de déplacement forcés vers des grands ensembles construits à l'époque, soit à l'initiative de l'Église catholique³, soit du fait de politiques d'État. À Rio de Janeiro, ce premier mouvement d'évacuation des *favelas* a été connu comme « *remoção de favelas* »⁴. Dans les *favelas* ou dans les cités, il s'agissait, comme Colette le disait depuis Paris, d'une population qui ne naissait en tant que groupe que « par la contrainte et l'insécurité »⁵.

Ainsi s'établissait, via un terrain de recherche empirique, un cadrage comparable des problèmes sociaux et politiques en France et au Brésil, ouvrant le champ d'une anthropologie urbaine émergente, pour le cas de villes aussi différentes que Rio de Janeiro et Paris. La question était alors : qu'est-ce qu'un bidonville ? Qu'est-ce qu'une *favela* ? Que sont ces villes construites comme il se peut, par ceux qui ne peuvent rien, sauf se sauver du sort ou... se débrouiller dans le brouillard ?

Cette logique de production des marges par l'État et par la « société salariale » (comme la désignera Robert Castel en 1995) a été finement décrite par Colette Pétonnet dès son travail séminal sur la cité de La Halle, non sans une dose salutaire d'ironie : la dose qu'il fallait pour entreprendre un voyage au plus près des gestes, du détail ethnographique, sans mettre en péril sa propre intégrité émotionnelle – voilà à quoi l'ironie peut se prêter dans cet artisanat descriptif ! Ironie et subversion se répondent dans l'épisode de la messe en hommage aux victimes de l'incendie survenu au bidonville appelé Moulin Brûlé. Colette était là, quand l'évêque « a commencé son discours en ces termes: "L'incendie a éclaté au bidonville, dans ces baraques indignes de porter le nom d'habitation" »⁶. Sous les auspices de Colette, le récit se clôt ainsi : « Une catastrophe est souvent source d'enseignement ». Mais Colette en inversait les termes. Elle estimait catastrophique le jugement de l'évêque qui venait d'informer les habitants de l'indignité de leurs maisons et de leur incapacité à façonner leur propre vie au gré des circonstances toujours adverses (comme si littéralement ils étaient tous *dans le brouillard*). Or, pour elle, une habitation « est l'expression topique de désirs contradictoires et d'un mode d'être en mutation, et, comme telle, aussi variée que les individus auxquels elle convient à un moment donné de leur histoire »⁷.

Cette façon de considérer les choses dans leurs contradictions et leurs paradoxes, mais surtout d'écrire et de décrire les choses comme contradictoires et paradoxales, nous a, à mon avis, rapprochés de Colette, ici au Brésil. En tant que chercheurs de terrain dans le contexte urbain d'une ville aussi inégalitaire que Rio de Janeiro, peut-être avons-nous de nombreuses occasions d'être frappés par le non-sens. Or le caractère contradictoire et paradoxal de ces réalités, des migrations, de la débrouillardise et des procédures d'adaptation des populations dans des nouveaux contextes, a été le plus souvent refoulé, à travers la rigidité des politiques urbaines et les idées reçues de l'opinion publique, par l'application de concepts inadaptés.

3 . Dom Hélder Câmara, archevêque brésilien qui a fondé en 1955 l'association Cruzada São Sebastião avait conçu une politique d'habitation pour le logement des habitants des *favelas* semblable à celle formulée par l'Abbé Pierre, en France. Pour en savoir plus, voir SIMÕES, Soraya, *Histoire et ethnographie*, op. cit., 2010.

4. Cf. VALLADARES, Lícia do Prado. *Passa-se uma casa*. Rio de Janeiro: Zahar Editores, 1978.

5. PETONNET, Colette, *Ces gens-là*, p.13.

6. PETONNET, Colette, *On est tous dans le brouillard*, p.102.

7. Idem, p. 91.

L'opposition ville-campagne, par exemple, est restée durant une longue période un objet incontesté de la sociologie et l'anthropologie, depuis son intégration dans le domaine universitaire notamment par le biais des études réalisées à Chicago au début des années 1930⁸. Si la croissance vertigineuse des villes et les flux migratoires ont donné forme et consistance à la dichotomie rural-urbain comme objet de science, à partir des années 60 cependant,⁹ de nombreuses critiques ont été formulées contre les oppositions exacerbées de la « ville » et de la « campagne » et les perspectives qu'elles soutenaient, qui n'étaient pas exemptes d'un certain ethnocentrisme¹⁰. Colette elle-même inaugure son article « L'observation flottante » en mettant cette dichotomie en perspective.

À Rio de Janeiro, ce n'est ainsi que depuis le début des années 1990 que les *favelas* ont été considérées comme partie intégrante de la ville¹¹. Jusque-là, elles n'étaient perçues que comme une présence rurale déplacée en milieu urbain, ou comme une forme anachronique d'urbanisme vernaculaire¹².

3. La méthode Pétonnet : l'observation flottante.

L'approche de Colette Pétonnet ouvrait une voie dans ce débat, en tant qu'elle proposait une méthode (l'observation flottante) plutôt qu'un objet (la ville)¹³. Ici résiderait une autre originalité de sa contribution à une ethnologie urbaine. Publié en 1982 dans un numéro de la revue *L'Homme*¹⁴ consacré à l'anthropologie urbaine, suite au colloque organisé l'année précédente par l'Association Française des anthropologues (AFA) à Sèvres, son article *L'observation flottante – l'exemple d'un cimetière parisien* avait ouvert, une fois de plus, de « nouvelles voies », selon les mots de Jacques Gutwirth, à un moment où, de manière véhémement, les anthropologues français refusaient et excluaient de la discipline le champ de la recherche urbaine¹⁵.

Son premier livre, *Ces gens-là*, constitue à ce titre le cadre fondateur incontestable de l'anthropologie urbaine française. Préfacé par Roger Bastide, il était une bonne introduction à la sensibilité singulière de la chercheuse ainsi qu'au style peu orthodoxe de cette recherche dirigée par André Leroi-Gouhan, le professeur dont Colette Pétonnet se rappellera toujours comme un « grand maître ». Sensible, depuis le début, à ce qu'elle appellera plus tard l'« observation flottante », Colette inaugure une nouvelle génération d'anthropologues urbains en France et à

8. À ce sujet, voir tout particulièrement les travaux originaux de Robert REDFIELD (1930 et 1947) et de Louis WIRTH (1938).

9. Gidéon SJOBERG, dans *The Preindustrial City* (1960), formule une critique explicite contre quelques-unes des hypothèses avancées par Louis WIRTH dans *Urbanism as way of life* (1938), même si beaucoup d'autres, avant et après la publication du livre de SJOBERG, avaient participé à ce débat. À ce propos, voir aussi HANNERZ, Ulf, *Exploring the City*, New York, Columbia University Press, 1980.

10. HANNERZ développe cette question dans son livre *Exploring the City* (1980).

11. MELLO, Marco Antonio da Silva; MACHADO DA SILVA, Luis Antonio; FREIRE, Letícia de Luna; SIMOES, Soraya Silveira, *Favelas Cariocas: ontem e hoje*. Rio de Janeiro, Gallimard e FAPERJ, 2012.

12. DO RIO, João, « Os livros acampamentos da miséria » *Vida vertiginosa*. Rio de Janeiro, Livraria Garnier, 1917.

13. Le zeugma est délibéré.

14. PETONNET, Colette, « L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, oct-déc. 1982, XXII (4r), p.37-47.

15. À ce sujet, voir aussi le témoignage de Jacques GUTWIRTH dans son article *Science et Amitié: paramètres inséparables*, in *Paroles offertes à Colette Pétonnet, à l'occasion de son départ à la retraite*, DAPHY (org.), 1996.

l'étranger¹⁶, insistant sur l'importance de se laisser « flotter » – ou, en d'autres termes, de ne pas se laisser guider par un quelconque cadre de connaissance *a priori*. Il s'agit de se laisser conduire par l'inattendu, par la façon dont les gens se présentent à un moment et un endroit donné de la ville – à une certaine *adresse*, donc – dont l'affectation peut sembler insoupçonnée. On découvre, en compagnie de Colette Pétonnet, les usages que les habitants de Paris font de leurs différents lieux et l'on perçoit, grâce à ce type d'observation "sans adresse"¹⁷, les multiples significations que les citadins attribuent aux espaces habités de la ville, que ce soit par les vivants, par les morts, par les « sauvages », par les sans-papiers, par les « sans-lieu » de toutes sortes, comme à l'espace de temps dans lequel leur vie s'écoule.

« Les Prolétaires, quelle drôle d'idée ! Ce n'était pas dans la tradition de l'École française d'ethnologie, exotique et plutôt africaniste », s'était exclamée Colette Pétonnet à propos de l'ethnologie française des années 1960, au début de la conférence qu'elle avait donnée en 2010 au colloque *Aspectos Humanos da Favela Carioca: ontem e hoje*, dans l'auditorium de l'Institut de philosophie et de sciences sociales de l'UFRJ. Dans sa présentation, elle montrait clairement non seulement le caractère inédit de sa première entreprise, mais encore, plus largement, l'effet de l'usage d'une catégorie sur l'orientation du *regard*¹⁸. Ce qu'elle avait été amenée à développer au long de son parcours apparaissait non seulement à travers une méthode, mais aussi à travers une théorie, dans le sens étymologique de ce terme : une manière de *faire voir*. La pratique, ici, est aussi une *théorie*¹⁹. Après tout, les catégories d'ordinaire utilisées pour parler des différents groupes d'« exclus » obscurcissaient, plus qu'elles ne désignaient, ce qui ne pouvait exister de commun entre eux qu'à la faveur de circonstances particulières. Les arts de faire et de créer des conditions d'existence dans la ville devraient être examinés sans le recours à ces catégories de sens commun ou, pour le dire comme Colette, de « l'opinion publique ». Ainsi, les adresses où les gens vivent seraient considérées, au moins une fois, dans l'exercice d'une *observation flottante*. C'est à dire, en se libérant des catégories stéréotypées qui leur déniaient la volonté, la dignité, la force, le soin, la compétence... bref, tous ces qualités attribuées aux « vainqueurs ».

En laissant momentanément de côté les déterminations distribuées dans l'espace urbain par la planification officielle, les politiques et les microphysiques du pouvoir qui *inventent* des populations, nous rencontrons la dimension quotidienne, plus intime et personnelle, qui constitue les cartes cognitives, les langues parlées et les langages utilisés, ou autrement dit, les « plans » du citadin lui-même.

Si nous considérons maintenant la méthode de l'observation *participante* (et non plus *flottante*), pour dégager autrement les qualités de chercheuse de Colette Pétonnet, nous pouvons supposer que cela implique de *partager quelque chose*, un *faire ensemble* ou un *faire avec* – en bref, de *participer* – cette méthode réservant à l'observateur une sorte d'embarras, en ce que l'idée de « participer » révèle une façon de faire, un *sens* pour l'action, une direction à l'acte. Par conséquent, dans ce cas, nous devons rendre compte d'une soumission, certes subtile, à un temps spécifique : le temps de l'autre, le temps d'un *faire*. Si observer peut être un geste solitaire,

16. Au Brésil, par exemple, la traduction au portugais-brésilien de l'article « L'observation flottante », en 2008, parue dans la revue *Antropolítica*, n. 25, est intégrée aujourd'hui aux programmes des cours d'anthropologie dans des nombreux départements de sciences sociales, du nord au sud du pays.

17. SIMOES, Soraya, « Observação Flutuante: uma observação 'desendereço' », *Revista Antropolítica* (UFF), v. 25, 2009, p. 193-196.

18. Tandis que Freud parlait d'une « attention flottante ».

19. Pour cette interprétation que je fais de l'œuvre de Colette, je prends aussi appui spécialement sur la lecture du dialogue entre Michel FOUCAULT et Gilles DELEUZE, à propos de la théorie en tant que pratique. Cf. *Les intellectuels et le pouvoir*, 1972.

participer exige un savoir-faire partagé. Et cela, Colette savait non seulement l'observer et le dire, mais aussi le pratiquer.

L'observation flottante, quant à elle, en exigeant de l'observateur un degré considérable de disponibilité dans une rencontre fortuite, sans rendez-vous, marque aussi le début d'un voyage. Un voyage très spécial au sens que c'est l'autre qui apporte ce que nous sommes venus y faire. William Foote Whyte, dans sa préface à l'ouvrage *Those people*, traduction de *Ces gens-là* publiée en 1973 aux États-Unis, appelait "leçons" les enseignements tirés de situations vécues pendant le travail de terrain effectué dans un quartier italien malfamé de Boston. Même s'il parlait, dans ce cas, d'observation participante (*participant observation*), les leçons qu'il tire du processus de socialisation parmi les Italiens du *North End* peuvent être aujourd'hui comparées à celles mises en évidence par sa collègue française, que ce soit dans les bidonvilles ou dans un célèbre cimetière parisien. Tous deux ont été en mesure de percevoir les différentes utilisations et les significations variées qui se superposent à la définition officielle de ces lieux dans la ville.

Cependant, par définition, l'observation flottante se terminerait là où commence l'observation participante. William Foote Whyte en avait tiré des leçons parce qu'il s'était souvent laissé surprendre. Jusqu'à ce que, au long de son apprentissage, il devienne progressivement un participant lui-même. L'observation flottante ne s'oriente pas vers un lieu déterminé, une *adresse*. Elle ne *connaît* pas ni ne partage quoi que ce soit à l'avance. Elle est une sorte d'observation « dés-adressée » – mais pas désintéressée – et donc en mesure de saisir l'expression la plus subtile de ce qu'est l'*urbain*.

4. Colette Pétonnet au colloque « Aspectos Humanos da Favela Carioca : ontem e hoje » (Rio, 2010)

Dans la cité de transit où elle a mené ses recherches à la fin des années 1960, Colette a appris que les voisins avaient surnommé le lieu « Chicago ». En dépit de tous les noms utilisés pour classer la population résidente (marginiaux, assistés, invalides, chômeurs, délinquants...), celle-ci ne constituait qu'une seule communauté de sort. Aucune des classifications et des qualités attribuées aux résidents de la cité ne lui a servi comme focale pour la recherche. « Je ne fais surtout pas de l'opinion publique une hypothèse de travail », enseignait Colette²⁰.

Au Brésil, ce n'est qu'à la fin des années 1950 que les bidonvilles de Rio de Janeiro seront considérés au pluriel et observés dans toute leur hétérogénéité. La recherche *Aspectos Humanos da Favela Carioca*, publiée en 1960, année de l'inauguration de la nouvelle capitale, Brasília, apportera à un large public de lecteurs des observations jusqu'alors inhabituelles sur la vie dans les *favelas* de Rio, lorsqu'elle était encore capitale fédérale.

Coordonnée par le professeur José Arthur Rios entre 1957 et 1959 dans 16 *favelas* de la ville²¹, cette étude a présenté un caractère pionnier. Tant par l'approche thématique, combinant des méthodes quantitatives et qualitatives dans un travail interdisciplinaire jusqu'alors inédit, que par les données pertinemment construites et analysées, cette recherche a mis en évidence l'hétérogénéité de la population et la complexité des *favelas* de Rio. Dans la grande diversité de sujets qui composent le rapport, on rencontre ainsi autant une analyse démographique et historique de l'origine de ces localités et les conditions et modes de vie de leurs habitants ("Parte Geral"), qu'une analyse qualitative approfondie de thématiques telles que la famille, le travail, la

20. Idem

21. Favela de Jacarezinho, Morro de São Carlos, Favela do Esqueleto, Barreira do Vasco, Favela Vila do Vintém, Favela Parada de Lucas, Vila Proletária da Penha, Favela de Cordovil, Morro do Telégrafo, Morro do Bonsucesso, Morro da Providência, Favela do Escondidinho, Praia do Pinto, Rocinha, Parque Proletário da Gávea e Favela do Cantagalo.

religion, la médecine populaire, l'éducation et la délinquance (“*Parte Específica*”). L'étude a également deux sections entièrement consacrées aux pratiques politiques (“*Os Processos da Demagogia na Favela*”) et au développement urbain (“*A Urbanização do Distrito Federal e sua Repercussão sobre o Problema da Favela*”), établissant ainsi un lien direct avec une finalité politique déjà présente dans le mandat donné aux chercheurs par le journal *O Estado de S. Paulo*. Après tout, ce journal de grande diffusion adressait jour après jour des critiques au gouvernement du président Juscelino Kubitschek au sujet des dépenses consacrées à la construction de “Novacap”²².

Cinquante ans s'étaient écoulés depuis la publication de cette étude, qui avait été un tournant pour l'étude des *favelas* à Rio de Janeiro lorsque, en 2010, mes collègues enseignants et chercheurs de LeMetro et moi-même avons décidé d'organiser le colloque *Aspectos Humanos da Favela Carioca: ontem e hoje*, pour commémorer cet anniversaire. Réalisant à cette époque un post-doctorat à l'Université de Lille 1²³, il m'est incombé de rédiger une invitation à Colette Pétonnet, afin qu'elle vienne au Brésil pour prononcer la conférence de clôture de ce colloque.

Par bonheur, Colette a accepté de venir à Rio. J'ai voyagé depuis Paris en sa compagnie et, pendant tout le trajet, j'ai pu profiter de ses remarques, toujours pleines d'humour, sur les comportements en public et les attentes produites par l'arrivée de la vieille anthropologue au Brésil. “*Je ne veux pas aller aux candomblés cette fois-ci*”, disait-elle en exagérant volontairement les stéréotypes. Accueillie par des professeurs et des étudiants du Laboratoire d'ethnographie métropolitaine, un après-midi sur la plage de Itaipu, autour d'une table bien garnie de poissons et fruits de mer ; en promenade au bord de la mer sur la *Praia Vermelha* du quartier d'Urca ; durant des trajets en bus le long du littoral à Niterói ; ou lors de nos observations matutinales dans la rue Presidente Pedreira, en face de la *favela* du *Morro do Palácio*, Colette était pleine d'attention pour la vie des rues avec ses *débrouillards* de tous les jours. Elle se soumettait à ces aventures au rythme hallucinant des villes du sud, tout en contemplant la flore locale, sur laquelle elle ne manquait pas de se renseigner. Colette, enfin, venait de retrouver ce pays où elle estimait avoir trouvé de la reconnaissance.

Au long des trois jours de colloque, environ quatre cents personnes, dont des étudiants, des enseignants, des chercheurs brésiliens et étrangers, des journalistes, des travailleurs sociaux, des architectes et des urbanistes, des représentants des associations de résidents, d'institutions gouvernementales et d'organisations de la société civile, ont rempli la grande salle de l'IFCS-UFRJ pour participer aux discussions autour des dimensions et approches les plus diverses de ce thème tant débattu et controversé : la *favela*. Parallèlement, le colloque a réuni lors d'ateliers thématiques une trentaine de chercheurs de générations et d'affiliations disciplinaires différentes qui, au fil des dernières années, avaient fait des *favelas cariocas* l'objet de leur réflexion et le champ empirique de leurs recherches, dont notamment des membres de l'équipe ayant mené l'étude pionnière parue en 1960, comme le sociologue José Arthur Rios, ou l'architecte Maria Cândida Pedrosa²⁴.

Outre six tables-rondes, deux conférences et une présentation de films²⁵, l'événement

222. Alors que Rio de Janeiro, la *Cidade Maravilhosa*, était connue comme *a BelaCap*, la belle capitale, Brasília sera connue comme *a NovaCap*, la nouvelle capitale.

2323. Accueillie au CLERSÉ comme participante du projet Capes-Cofecub “*Conflits urbains, violence et processus de criminalisation*”.

24. Malheureusement, le sociologue Carlos Alberto Medina, responsable de la rédaction du chapitre sur la “*demagogia na favela*”, est décédé peu de temps avant la réalisation du colloque. Berenice Fialho Moreira, sa compagne, a accepté notre invitation et est venue participer à l'hommage qui lui a été rendu à cette occasion.

25. La présentation de films, organisée par les jeunes chercheurs Pedro Guilherme Freire et Gabriel Zagury Melo, en collaboration avec le professeur Sérgio Santeiro du Département de Cinéma de l'Université fédérale fluminense, abordait les représentations des *favelas cariocas* et l'importance de la vidéo ethnographique dans la construction de

comprenait une exposition de photographies sous le commissariat du professeur Felipe Berocan Veiga. L'exposition « *Babilônia, Chapéu Mangueira, Santa Marta, Manginhos, Maré (Rio), Créteil, Orly, Villeneuve-Le-Roi (Paris): da pesquisa etnográfica à poesia urbana* » réunissait 42 photographies réalisées par des chercheurs de notre laboratoire²⁶ sur leurs terrains respectifs, effectuées entre 1980 et 2010 dans cinq *favelas* de la ville de Rio de Janeiro, mais surtout, et plus particulièrement, celles, inédites, de la collection personnelle de Colette Pétonnet dans les bidonvilles et cités de la périphérie de Paris des années 1960 et 1970.

Pour l'anecdote, on se souvient que Colette fut malade pendant toute la durée du colloque, sans que cela entame en rien sa détermination à rester parmi ses collègues et ses hôtes brésiliens et encore moins à suivre l'intégralité des journées. Peu de temps avant l'ouverture, elle a commencé à souffrir d'une crise de bronchite. Nous avons passé les premiers jours dans mon appartement à Ingá, à Niterói, avant de déménager dans un hôtel à la place Tiradentes, à proximité du site du colloque. Nous nous déplaçons ainsi à pied, de bonne heure, pour suivre les débats et observer le public diversifié qui était présent, remplissant l'auditoire jusqu'en début de soirée.

Dans sa conférence de clôture, Colette a raconté, posément, et pendant près de deux heures d'affilée, la trajectoire et les étapes de son parcours, nous faisant part de ses réflexions toujours étonnantes – autant pour un public qui la connaissait de longue date que pour ceux qui l'écoutaient pour la première fois – et de ses lectures attentives des auteurs qui l'avaient aidé à construire ses raisonnements, de ces amis qui l'avaient aidée à penser. Elle citait, pendant la conférence, Roger Bastide, André Leroi-Gouhan, Imre Kertész, René Girard et Jacques Gutwirth . Elle a répété que la « population sans nom » qu'elle avait étudiée était une « catégorie sacrificable » : on la soigne et vient à son secours, mais au final, il s'agit de la sacrifier. Ce qu'elle observait, c'était le désir de « *les amoindrir et les déprimer pour qu'ils ne réussissent pas tous à monter dans les classes supérieures* ». Ce genre de racisme de classe, tellement affirmé au Brésil, est aujourd'hui plus présent que jamais, alors qu'une certaine classe promeut à tout prix la fin d'un gouvernement mis en place par le premier ouvrier élu président et qui a fait élire sa candidate, première femme élue présidente au Brésil. Cette situation sombre nous offre peut-être paradoxalement des conditions optimales pour considérer la pertinence et l'originalité de l'œuvre de Colette Pétonnet : « *La victime émissaire est innocente, l'ordre repose sur un mensonge, cette découverte est intolérable* ».

La formulation d'une telle proposition peut comporter un coût élevé pour son auteur, dans le Brésil d'aujourd'hui comme dans la France de 1968. « *La publication de ma thèse fut suivie du silence qui entoure une pensée interdite, mais le livre s'écoula rapidement et fut volé dans les bibliothèques. En France, qui se veut égalitaire, le principe hiérarchique est mal toléré, voire ignoré, refusé* ». Personne n'osait parler de sa thèse, mais, discrètement, tous la lisaient. Sa pensée, comme elle le ressentait, faisait scandale. Or les tabous – « *qui entourent une pensée interdite* », tel le principe hiérarchique au pays des Droits de l'Homme – avaient été exposés. L'actualité de la pensée de Colette Pétonnet se manifeste dans la perspicacité de ses observations du drame et de la tragédie humaine.

À la fin de sa conférence de clôture, Colette nous avait encore confié son regret de ne plus avoir le temps de se lancer dans l'entreprise d'une recherche comparative avec le Brésil. En revenant à ses écrits, on peut toutefois légitimement se demander si, par la lucidité et la profondeur de sa pensée, elle ne l'avait pas d'une certaine façon déjà réalisée.

nouvelles narrations sur ces lieux, en cherchant à promouvoir une discussion approfondie entre réalisateurs et spectateurs.

26. Felipe Berocan Veiga, Leticia de Luna Freire, Lúcia Maria Cardoso de Souza, Marco Antonio da Silva Mello, Neiva Vieira da Cunha, Beatriz Arosa de Mattos, e Soraya Silveira Simões.

Epilogue

En 2012 sont parus les actes de notre colloque tenu deux ans plus tôt. Durant l'organisation de cet ouvrage, Letícia de Luna Freire et moi-même avons sélectionné des extraits de l'étude *Aspectos Humanos da Favela Carioca* et de *On est tous dans le brouillard*, pour les faire figurer comme épigraphes à chacune de ses quatre parties. Celui que j'avais choisi pour introduire la version traduite de la conférence de Colette a été retenu, au final, pour servir de postface à ce livre :

« Le bidonville, dans son ensemble, représente un phénomène de résistance globale contre un autoritarisme qui ne tolère plus aucune singularité dans le mode d'habiter. C'est pourquoi, derrière des prétextes humanitaires, on s'acharne tant à le détruire. Et la destruction, exécutée rapidement, a quelque chose d'un règlement de comptes. »

A l'heure où je termine cet article, une *favela* de la Zone Ouest de Rio de Janeiro a été finalement évacuée pour laisser place à la construction des équipements des Jeux Olympiques. Les habitants, cependant, avaient leurs titres de propriété garantis par l'État depuis la fin de la dictature, et ils pensaient être protégés de l'arbitraire du gouvernement. Les habitants de la *Vila Autódromo* ont résisté bravement pendant des années et sont devenus le symbole d'une lutte qui ne finira jamais. Surtout dans une ville aujourd'hui appelée « olympique », où la place pour les plus démunis ou pour les « débrouillards » n'est pas assurée – voire se trouve brutalement évacuée. Je pourrais, alors, écrire ici, sous cet extrait: “Rio de Janeiro, 2016”. Mais il me faut accorder les crédits à qui de droit : « Colette Pétonnet, Paris, *On est tous dans le brouillard*, 1979 ».



BIBLIOGRAPHIE

FONSECA, Claudia & MAGNI, Claudia Turra. *Homenagem à Colette Pétonnet*. In: Horizontes Antropológicos, Porto Alegre, ano 20, n. 41, p. 405-411, jan./jun. 2014.

GUTWIRTH, Jacques. *Science et Amitié: paramètres inseparables*. In *Paroles offertes à Colette Pétonnet à l'occasion de son départ à la retraite*, DAPHY, Eliane (org.). Paris: Laboratoire d'anthropologie urbaine, CNRS, 1996.

HANNERZ, Ulf. *Exploring the City*. New York: Columbia University Press, 1980.

LAPLANCHE, Jean & PONTALIS, Jean B. *Vocabulário da Psicanálise*. Rio de Janeiro: Martins Fontes, 1998. 552p.

MELLO, Marco Antonio da Silva; MACHADO da SILVA, Luis Antonio; FREIRE, Letícia de Luna; SIMÕES, Soraya Silveira. *Favelas Cariocas: ontem e hoje*. Rio de Janeiro: Gallimard e FAPERJ, 2012.

PÉTONNET, Colette. 1968 *Ces gens-là*, Paris, Maspéro, 253 p. [preface Roger Bastide]

_____. 1972 *L'intégration des Harkis de Vanvey et de Baigneux-les-Juifs (Côte d'Or) à la société française*. Paris: Institut d'ethnologie (Archives et documents), microfiches 60 p. [micro-édition de 1968, mimeo, dirigé par M. RAULIN].

_____. 1973 *Those People. The Subculture of a Housing Project*. Westport Connecticut: Greenwood Press (Contributions in Sociology 10), 293 p. [trad. Rita Smidt, 1968, *Ces gens-là*]

_____. 1979 *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*. Paris: Galilée (Débats). 259 p. [preface André Leroi-Gourhan]

_____. 1982 *Espace habités. Ethnologie des banlieues*. Paris: Galilée (Débats). 174 p.

_____. 1982 *L'Homme*, « L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », oct-déc. 1982, XXII (4r), pp.37-47

_____. 1985 e 2002 (nouvelles éditions revues et augmentées) *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*. Paris: Comité des travaux Historiques et Scientifiques. 320 p.

REDFIELD, Robert. *Tepoztlan, a Mexican Village*. Chicago: University of Chicago Press, 1930.

_____. *The Folk Society*. *American Journal of Sociology*, 41: 293-308.

RIO, João do. "Os livros acampamentos da miséria". In: *Vida vertiginosa*. Rio de Janeiro: Livraria Garnier, 1917.

SJOBORG, Gidéon. *The Preindustrial City*. New York: Free Press, 1960.

SIMÕES, Soraya Silveira. *Cruzada São Sebastião do Leblon: uma etnografia do cotidiano e da moradia dos habitantes de um conjunto habitacional na Zona Sul do Rio de Janeiro*. Tese de Doutorado. Niterói: PPGA/ICHF-UFF, 2008. 424p.

_____. *Histoire et ethnographie citée d'une cité de Rio: la Cruzada São Sebastião*. Paris: Karthala, 2010.

_____. "Observação Flutuante: uma observação 'desendereçada". In: *Revista Antropológica* (UFF), v. 25, p. 193-196, 2009.

VALLADARES, Lícia do Prado. *Passa-se uma casa*. Rio de Janeiro: Zahar Editores, 1978.

WIRTH, Louis. *Urbanism as a Way of Life*. *American Journal of Sociology*, 44: 1-24.

SIMÕES Soraya Silveira : chercheuse au Laboratório de Etnografia Metropolitana (LeMetro-IFCS-UFRJ), professeur à l'Instituto de Pesquisa e Planejamento Urbano e Regional de l'Universidade Federal de Rio de Janeiro (IPPUR-UFRJ), Cidade Universitária – Ilha do Fundão, Rio de Janeiro, Brésil.

Résumé :

“Ces gens-là”, travail seminal de Colette Pétonnet, a mis des mots sur cette partie de la population citadine qui n'est traitée, depuis toujours, **em** France et au Brésil, que comme référent des problèmes de la ville ; ou plus précisément, de la ville comme *projet*. À ces gens là les politiques urbaines réservent toujours une place provisoire, mal située dans le plan des villes, sur des terrains et dans des immeubles toujours prêts à être sacrifiés au profit d'une valorisation foncière et immobilière. Ces gens là, ici, en France, et là bas, au Brésil, ont été et seront encore soumis à un processus inexorable de déplacement forcé, à un éternel recommencement non choisi, à une draconienne mise à l'épreuve de leurs arts de faire et de se refaire. « Ces gens-là » et les politiques qui les inventent ont été et sont encore l'objet de notre attention et la façon dont nous les regardons aujourd'hui, comme celle dont nous considérons les politiques qui les prennent en charge, est indissociable de l'admiration que nous avons développée au Brésil pour Colette Pétonnet et son œuvre.